

## Crise : réfléchir aux bases du capitalisme

« *La faute aux spéculateurs, aux banquiers américains sans morale, à la finance parasitaire !* » A droite ou à gauche, c'est maintenant le même discours, depuis que la crise a vu la faillite de plusieurs poids lourds du capitalisme.

Pendant des milliers d'années, il n'y a eu de capitalistes que des marchands. Ces gens-là faisaient leur beurre par le seul commerce, en échangeant des marchandises avec plus ou moins d'habileté, d'escroquerie ou de violence, pour parvenir à obtenir quelque chose ayant plus de valeur en échange de choses de moins de valeur.

C'est seulement il y a deux ou trois siècles qu'un nouveau moyen de s'enrichir s'est développé : en exploitant le travail d'un ouvrier, vous obtenez une valeur cette fois plus grande que ce que vous y avez investi en salaires, machines, produits. Et vous vous retrouvez à pouvoir récupérer pour vous toute la valeur créée par le travail de l'ouvrier. Ceci ne pouvait être obtenu qu'à la condition que cet ouvrier ne possède ni ses instruments de travail, ni une qualification pour le travail demandé.

Eh bien, l'on a fait en sorte que se forme une classe ouvrière qui réponde à ces deux critères en Europe, aux USA. Des montagnes de travail ouvrier non payé, de surtravail, ont fait la fortune des premiers capitalistes. Le visage de la planète s'est transformé, et on a connu un gigantesque accroissement des valeurs produites —avec des inégalités terribles— et un gigantesque accroissement des richesses entre les mains de quelques-uns. Aujourd'hui, un groupe de 100 000 personnes possède 15 000 milliards de dollars, le quart des richesses produites sur Terre en un an.

Mais ce beau système a dès le début montré des contradictions. Pour augmenter le surtravail grâce auquel vous pouvez réinvestir, accroître la taille de votre entreprise, racheter des concurrents, rien de tel que d'augmenter la productivité. D'où l'arrivée de machines toujours plus performantes. Et ces machines, dans cette logique, s'accompagnent de mises au chômage. L'on produit donc plus de marchandises et plus vite, alors que les capacités d'achat diminuent ou

en tout cas n'augmentent pas aussi vite.

Nos capitalistes se retrouvent avec un problème : ils ont TROP de capital (par rapport aux capacités d'achat des populations) ! Des crises ont ainsi éclaté en 1818, 1825, 1837, 1847, etc. bien avant 1929, ou 1987, 1997 et 2007.

Le capital ayant de plus en plus de mal à redevenir du capital, une partie va vers la finance. Cette finance est aujourd'hui montrée du doigt car c'est de là que partent les crises de nos jours. C'est vrai, il y a là quelque chose de fou : une entreprise peut vendre son capital sous forme d'actions. Mais l'actionnaire ne fait pas que profiter d'un dividende qui lui sera payé en fin d'année, une fois les bénéfices réalisés. Il a le droit de revendre et d'échanger ses actions sur le marché financier, et d'en tirer un autre profit. Comme si le capital de l'entreprise existait deux fois et pouvait produire du profit doublement !

Les banques aussi font ce tour de magie : elles prêtent de l'argent (dont elles tirent un intérêt) puis elles vont revendre leurs créances avec profit... Ce capital financier, Marx l'appelait du capital fictif. La crise vient rappeler que la même valeur ne peut pas exister deux fois.

Mais peut-on s'en prendre au seul capital financier ? Aucun projet, aucune avancée du capital productif ne peut se faire sans des avances d'argent, des crédits, de la finance, et des montants de plus en plus énormes. Impossible de séparer l'un de l'autre. Seule la séparation des marchés donne l'illusion que de l'argent fait naître de l'argent dans la finance. Tous les profits ne peuvent provenir que de la production et de l'exploitation... ou s'effondrer lors d'une crise.

Il n'y a pas un « *bon capitalisme de la production* » d'un côté et un « *capitalisme financier parasite* » de l'autre. Ce sont les deux faces d'un même système, un système que les dirigeants veulent éviter qu'il soit remis en cause.

28/9/2008

L'Ouvrier n° 196

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L'OUVRIER  
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d'autres numéros, nous aider, nous écrire :  
L'OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX